

rayonnement. Ce sont les flots de cette « fraîcheur salvatrice » qui battent le poème comme un vent fort. En plusieurs endroits, Elie-Charles Flamand creuse des « baies d'accalmie » pour abriter son ascension de la tempête.

Ces poèmes viennent *du haut*, ils sont en chute libre – or cette chute est une ascension. Le mouvement vertical qui déchire l'esprit d'E-C Flamand se repose rarement dans les creux et les vallonnements. Tout concourt à la croissance et à l'élévation, au flanc vertigineux d'un minéral qui est la réalité dans sa splendeur inaccessible. Le poème pose son précaire échafaudage autour de l'édifice monumental de la « volute sacrée » et du « rythme cosmique ». Or « l'espoir ludique » du pari métaphysique consiste précisément à enrichir la quête panique de la création du risque de la chute et des menaces de la ruine. Le *jeu* consiste à porter les deux mouvements ensemble, ascendants et descendants, dans un aller-retour sensible de la matière à l'esprit, sans qu'il y ait aux confins de l'aventure nulle catastrophe, mais bien renaissance, résurgence, « bourgeon » : cycle infini des naissances intégrant l'aube à son déclin. Comme un courant sourd et pur, la poésie d'Elie-Charles Flamand chemine le long d'un « savoir courbe » (*Braise de l'unité*, p.95), qui loin de nier la situation de notre époque, exacerbe son caractère baroque.

Art verbal

Continuons à explorer les formes cette vie intérieure contradictoire en parcourant *Braise de l'unité*, l'anthologie de tous les recueils de poésie d'Elie-Charles Flamand parus à ce jour. Il s'agit d'une photographie de l'œuvre, qu'on dirait prise avec retardateur : image d'un mouvement incessant, d'une œuvre toujours en cours.

La force et l'unité du ton fondent sur nous dès l'ouverture :

*Aile de glace bec de flamme
Tout oiseau migrateur est prisonnier d'une sphère d'agate
Roulant vertigineusement
Sur le sentier que l'éclair s'ouvre en plein ciel*

(*Braise de l'unité*, « A un oiseau de houille perché sur la plus haute branche du feu », p.19)

Le rythme est parfaitement cette percée de l'écorce du jour par un bec d'oiseau de feu, ce roulement vertigineux de l'éclair en plein ciel. Rythme et émotion se dégagent simultanément de ces vers taillés dans le magma d'un premier souffle. Chaque vers vit du vertige dont il provient. Ce rythme incisif ne se dément jamais, il s'aiguise et se fortifie :

*Nuit après nuit les coups d'œil au mirage iconoclaste
Font se désagrèger l'étoile de diversion
Mais l'écorce du nom préserve l'image
D'un ciel qui nous perpétue*

Braise de l'unité, « Sub Rosa », p.35

Comme un fruit verbal, la vision se préserve sous *l'écorce du nom*. Les coups d'œil à l'étoile et au mirage, s'ils ont pu embraser l'éclair, donner au souffle sa becquée de feu, laissent place au mouvement perpétuel du ciel dans *l'image verbale*. L'étoile minéralisée est « bientôt sertie par la parole qui culmine » (*Braise de l'unité*, p.40). Le saut imaginaire, ou idéal, prémisses de cette poésie, ne se « sauve » et ne se soutient que dans une périlleuse perpétuation verbale. Elie-Charles Flamand ne demande le renfort d'aucun dogme, il lui suffit de perfectionner son art. En même temps que les poèmes deviennent ésotériques, pleins de symboles alchimiques et

rosicruciens, les images se font acrobates, architectures vibrant sur le vertige, arcades de marbre jetées à flanc d'abîme. L'« aigu de l'heure », la « musique édifiant des architectures », la « vigilance domin[ant] les hauteurs », dessinent les crêtes de ce paysage abrupt qu'est l'imaginaire d'Elie-Charles Flamand.

Chaque poème creuse une caverne d'échos, un surplomb de correspondances phoniques, qui trament la polysémie à même la répétition sonore :

*Quand tous les caps sont doublés
Et que les vagues ont lavé le firmament
Le mât reste à jamais pivot
Du périple spiralé
Et de la roue aux douze vases*

Braise de l'unité, « Lambeau d'un portulan de l'internelle navigation », p. 28

« Caps », « périple », « spirale », ces bords de falaise sonore, viennent percuter le « double », la « roue » et les « douze », ces enroulements de la multiplication et du miroir. Au milieu, le mât reste pivot, comme le bâton mercuriel autour duquel s'enroulent vagues et vases du « périple spiralé ». Un double mouvement d'élévation et d'enroulement, de verticalité et de courbe, emporte les images et les sons. Des combinaisons d'images nouvelles naissent de combinaisons nouvelles de sons : la contrepèterie (permutation de phonèmes) et l'anagramme (permutation de lettres) opèrent dans les vers d'Elie-Charles Flamand comme des révélateurs qui modifient le paysage imaginaire par la permutation des sons. Plusieurs univers se disputent l'oreille du poète simultanément. Et les répétitions de phonèmes sont comme les charnières de cette polysémie. Lire

cette poésie à partir de ces *nœuds de proximité phonétique*, qui sont comme ses nervures, permet d'entrer dans un univers à plusieurs dimensions. Apparaissent une rose à la place d'une roue, un ciel soulevé verticalement plutôt que balayé horizontalement, une graine à la place d'un concept, etc. C'est la façon dont ces dimensions sémantiques parallèles sont *tenues* par la répétition de phonèmes dans des registres d'images nettement distincts, mais permutable, qui caractérise une part importante de l'art d'Elie-Charles Flamand.

Ces jeux de mots sont parfois volontaires, comme dans les poèmes palindromique ou anagrammatique (*Braise de l'unité*, p. 47 ; p. 57), dans « Le champ des sons » (p. 107), ou lorsque les mots « porche » et « closerie » dessinent une aire au « proche » (« Grâce et secret », p. 36). D'autres glissements sémantiques sont peut-être inconscients, lorsqu'on lit par exemple « oublier le secret de l'art » dans « tardera le sacre de l'oubli » (ibid.). La pensée d'Elie-Charles Flamand tient à cette indécision de l'écoute : il capte simultanément les images et les sons, qui s'accouplent dans son esprit, précipitant l'opération du poème.

Les alliances mouvantes et les combinaisons incertaines font de chaque pièce un état chimique instable. D'innombrables « corrosions », « souillures », « hantises », viennent menacer l'architecture gracile du poème, qui tient en son centre par vertu d'espérance ou « qualité de ferveur » (Marc Kober, « Dans le verger de la salamandre », in *A propos de la poésie d'Elie-Charles Flamand*, Ed. La lucarne ovale, 2011, p. 105-106). Il n'est pas nécessaire d'avoir la foi pour comprendre Elie-Charles Flamand, mais il faut à coup sûr l'espérance. Or celle-ci n'est rien d'autre que *l'opération ludique* que nous avons décrite, c'est-à-dire l'ouvrage de l'art.